

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 132 (1987)
Heft: 2

Artikel: La guerre des Boers
Autor: Aepli, Pierre
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-344757>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 18.04.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

La guerre des Boers

par le lieutenant-colonel Pierre Aepli

Introduction

La guerre des Boers de 1899 à 1902 est fascinante parce qu'elle est à la fois la plus grande campagne coloniale du XIX^e siècle de l'armée de la reine Victoria et la première des grandes guerres du XX^e siècle.

Elle est, aujourd'hui encore, d'actualité parce que les descendants des combattants blancs, réunis, se trouvent confrontés à la révolte des descendants de ceux qui n'étaient, à l'époque, que spectateurs ou acteurs malgré eux des combats du début du siècle. Presque cent ans plus tard, une nouvelle guerre d'Afrique du Sud est peut-être sur le point d'éclater.

Pour nous, Suisses, il n'est pas non plus sans intérêt de voir comment les milices de deux petites républiques ont pu, par leur imagination et leur cohésion, tenir tête pendant plus de deux ans aux forces de la plus grande puissance de l'époque, l'Empire britannique, et lui donner, comme l'a écrit Kipling: «No end of a lesson.»

Je me propose, dans cet article, de décrire les acteurs, de retracer les causes de la guerre puis d'en illustrer le déroulement et de terminer par quelques remarques concernant les caractéristiques de ce conflit.

I: Les acteurs

La Grande-Bretagne

En 1897, Victoria, reine d'Angleterre et impératrice des Indes, fêta ses 60 ans de règne. Le plus grand empire que le monde ait connu lui rendit un hommage unanime et fervent. La Grande-Bretagne en cette fin de siècle était encore en pleine euphorie. Sa prépondérance industrielle persistait en Europe; sa prépondérance commerciale était incontestée et la remarquable organisation du marché de Londres constituait la base de sa supériorité financière. La flotte assurait, avec 330 navires de guerre équipés

par plus de 92000 matelots, la sécurité des îles britanniques et des routes maritimes avec les possessions impériales.

«Victoria régnait, comme l'écrit Manchester dans le prologue de sa biographie sur W. Churchill, sur l'essentiel de l'Afrique, sur les deux extrémités de la Méditerranée, sur presque tous les territoires importants du Proche-Orient, sur l'ensemble du sous-continent indien, de l'Afghanistan à la Thaïlande, et jusqu'à Ceylan; sur la Malaisie, sur Singapour, sur l'Australie, sur les îles éparpillées dans le Pacifique et l'Atlantique, et sur le Canada... Bien que les îles britanniques elles-mêmes fussent largement

éclipsées par la Russie tsariste, et même par la Suède, la France, l'Espagne ou l'Allemagne, ses habitants administraient le quart des continents de l'univers et plus du quart de sa population. L'Empire britannique avait trois fois la taille de l'Empire romain et dépassait de loin ce qu'avait pu être un jour l'Empire espagnol ou ce que sont aujourd'hui les Etats-Unis et l'Union soviétique.»

L'humeur du peuple était à l'expansion de l'Empire. La volonté de puissance de l'Angleterre s'était exprimée lors des élections de 1895 qui avaient donné le pouvoir aux conservateurs et aux libéraux dissidents leurs alliés, mais cet état d'esprit n'était pas le monopole des seuls conservateurs, il se manifestait aussi dans les autres partis. Les hommes d'affaires, nombreux dans la Chambre des Communes, souhaitaient la conquête de nouveaux territoires et ils étaient soutenus par le climat général ambiant. Le commandant en chef de l'armée, Lord Wolseley, proclamait que: «La croissance de l'Empire sert les intérêts de la Chrétienté, de la paix, de la civilisation et du bonheur de l'humanité.» L'opinion publique traversait une crise d'orgueil et ne reculait pas devant l'emploi des armes. Dix ans plus tard, Sir Edward Grey, qui avait été le dernier secrétaire d'Etat aux affaires étrangères dans le cabinet libéral de 1895, écrira: «Tout gouvernement ici, pendant les dix dernières années du siècle aurait pu avoir la guerre en levant le petit doigt. Le

peuple l'aurait acclamé: il avait besoin d'excitation, un flux de sang à la tête.»

Les républiques boers

Face à l'Empire britannique, les deux républiques boers ne représentaient que bien peu de chose. Leurs habitants étaient cependant les plus hardis descendants des Hollandais, des huguenots français et des Allemands qui, dès le XVII^e siècle, s'étaient établis au sud de l'Afrique et qui, au cours des siècles suivants, avaient d'abord développé la région du Cap sous l'étroit contrôle de la Compagnie hollandaise des Indes orientales puis, graduellement, les terres qui l'entouraient.

Pendant les guerres napoléoniennes, les Anglais s'emparèrent du Cap, position stratégique importante sur la route des Indes. Ils n'y restèrent que peu de temps mais, en 1805, à la suite de sa victoire contre la Hollande, l'Angleterre réoccupa le Cap, y favorisa l'émigration de ses ressortissants et chercha à angliciser la colonie. Lorsqu'en 1834, la Grande-Bretagne abolit l'esclavage dans ses territoires, plusieurs centaines de Boers, n'acceptant pas cette nouvelle ingérence de ceux qu'ils considéraient comme des envahisseurs, quittèrent leurs fermes pour s'installer plus au nord, hors de la zone de contrôle britannique; ce fut «le grand trek». Ils fondèrent la République du Transvaal et l'Etat libre d'Orange. Les relations devinrent

vite difficiles avec le gouvernement de la Colonie du Cap bien qu'en 1852 le cabinet britannique reconnût l'indépendance des 40 000 Boers vivant au nord de la rivière Vaal. L'Etat libre d'Orange devint indépendant en 1853.

Tout au long du grand trek et de leur installation dans leurs nouveaux territoires, les Boers avaient été confrontés aux tribus noires qu'ils avaient brutalement soumises au cours de sanglantes batailles.

En 1868, la découverte de diamants dans une zone revendiquée par plusieurs parties accentua les conflits entre les Boers et les Britanniques. Ces luttes s'aggravèrent lorsque l'exploitation des premiers filons d'or du Witwatersrand débuta en 1886. Les Anglais avaient annexé le Transvaal en 1877 mais les Boers, emmenés par Kruger, Joubert et Pretorius, avaient reconquis leur indépendance après la bataille de Majuba Hill.

Les Boers étaient des fermiers. Convaincus de leur supériorité sur les Noirs, appuyés sur l'Ancien Testament et leur fusil, ils entendaient vivre selon leurs lois et n'être gouvernés que par les leurs. L'homme qui incarnait le mieux cet esprit était le président du Transvaal, Paul Kruger. Enfant, il avait pris part au grand trek puis il avait lutté contre les Zoulous et les Anglais. Il dirigeait la République du Transvaal en patriarche et était devenu un personnage de légende. D'innombrables histoires, vraies ou fausses, couraient sur son compte. On racontait qu'à la suite du développe-

ment de Johannesburg, des religieux de différentes confessions étaient venus lui demander des terrains pour construire leurs églises et qu'il leur avait accordé à tous la même surface, sauf au rabbin à qui il n'en avait concédé que la moitié parce que, avait-il dit, vous n'utilisez que la moitié de la Bible.

Les ruées sur l'or et les diamants du Transvaal devaient profondément modifier la vie de la République en y amenant une grande masse d'immigrants venus d'Europe qui allaient peu à peu représenter la majorité de la population blanche et exiger des droits politiques que les Boers ne voulaient pas leur reconnaître car ils craignaient de perdre le contrôle de leur Etat. L'utilisation de ces revendications allait permettre aux partisans de l'expansion anglaise en Afrique du Sud de déclencher la guerre.

L'Etat libre d'Orange, demeuré uniquement agricole, ne connaissait pas de problèmes d'immigration, mais, soumis aux mêmes convoitises expansionnistes anglaises que le Transvaal et lié à ce dernier, tant par les liens du sang que par une alliance militaire, il allait être entraîné dans la guerre.

*
* * *

II: Les origines de la guerre

Si l'Afrique du Sud n'avait jamais été une terre de colonisation impor-

tante pour l'Angleterre, à l'instar du Canada ou de l'Australie par exemple, elle était une position stratégique vitale, car le Cap était une étape sur la route du joyau de l'Empire: les Indes.

La guerre des Boers représente le point culminant des conflits entre les Anglais et les Boers qui marquent tout le XIX^e siècle de l'histoire du sud de l'Afrique. Les républiques boers pouvaient menacer les intérêts britanniques de deux façons: d'abord en permettant à l'Allemagne impériale de Guillaume II d'y acquérir une influence prépondérante, ce que l'Angleterre était en droit de craindre en raison de la volonté d'expansion coloniale du Reich allemand en Afrique.

Ensuite, parce que la majorité de la population blanche de la Colonie du Cap était d'origine boer. Bien que jusqu'alors loyaux à la couronne britannique, les Boers du Cap et du Natal entretenaient avec ceux des républiques des liens très étroits qui inquiétaient les Anglais.

Des intérêts économiques venaient s'ajouter à ces considérations stratégiques.

En 1886, de l'or avait été découvert dans le Witwatersrand autour de Johannesburg. Les filons étaient fabuleusement riches et le Transvaal avait peur que l'afflux massif d'immigrants entraîné par ce nouvel Eldorado transformât la structure politique de la République. Les Uitlanders, poussés par des hommes d'affaires anglais, réclamaient en effet des droits politi-

ques que les Boers ne voulaient pas leur accorder.

Ces différentes causes: historiques, stratégiques et économiques étaient enfin transcendées par la volonté impérialiste générale de l'Angleterre de la fin du XIX^e siècle. Le retour au pouvoir en 1895 des conservateurs et des libéraux-unionistes, portés par une opinion publique attachée à la grandeur et à l'expansion de l'Empire, créait un climat favorable pour ceux qui estimaient que les colonies anglaises d'Afrique australe et les républiques boers devaient être réunies au sein d'une fédération membre de l'Empire. Parmi eux, trois hommes jouèrent un rôle capital dans la marche à la guerre.

Le premier, Cecil Rhodes, avait fait fortune dans les mines de diamants de Kimberley et fondé la De Beers Co. Il avait été premier ministre du Cap et était un impérialiste convaincu. En 1895, il avait cherché à provoquer le soulèvement des Uitlanders de Johannesburg. Ce fut l'épisode du raid de Jameson. L'armée boer avait arrêté facilement le commando de 500 hommes et l'affaire avait failli provoquer une crise internationale entre la Grande-Bretagne et l'Allemagne, à la suite du télégramme de félicitations que le Kaiser avait envoyé au président Kruger. Rhodes avait dû démissionner de son poste de premier ministre de la Colonie du Cap, mais il conservait une énorme influence.

Le second, Joseph Chamberlain, était ministre des Colonies dans le

nouveau gouvernement. Il était convaincu de la supériorité de la race britannique et de sa mission à gouverner les peuples. L'Empire était à ses yeux une nécessité pour l'économie anglaise et pour la grandeur de sa patrie qui, sans ses possessions d'outre-mer, ne serait qu'une petite île.

Le troisième personnage, Sir Alfred Milner, haut-commissaire en Afrique du Sud, s'était fixé pour but de réunir les territoires anglais et les républiques boers au sein de l'Empire et de faire de cette nouvelle fédération un modèle de développement.

*
* *
* *

Milner allait être l'élément dominant dans le déclenchement du conflit. S'appuyant sur les revendications des Uitlanders et sur l'aide des hommes d'affaires britanniques de la Colonie du Cap, il devait peu à peu convaincre Chamberlain de la nécessité de la guerre. Milner, tout en veillant constamment à présenter de nouvelles exigences à Kruger qui, bien qu'il se méfiât des Anglais, était prêt à certaines concessions, fit aussi pression sur le cabinet britannique et l'opinion publique par la presse dans laquelle il comptait de nombreux amis.

En 1899, la situation se tendit de plus en plus. Une conférence entre Kruger et Steyn, présidents du Transvaal et de l'Etat libre d'Orange, et Milner eut lieu au début juin à Bloemfontein. A cause de l'intransi-

geance du haut-commissaire, la conférence se sépara sur un échec. La situation empira. Londres décida d'envoyer des troupes pour renforcer les faibles garnisons du Cap et du Natal. Lorsqu'ils l'apprirent, les Boers du Transvaal mobilisèrent; l'Etat libre d'Orange hésitait encore mais, le 9 octobre, les gouvernements des deux républiques envoyèrent un ultimatum à Londres. A son expiration, le 11 octobre, Londres n'avait pas répondu. La guerre commença.

*
* *

III: Les armées

L'armée britannique

Si la Royal Navy assurait la sécurité de la Grande-Bretagne et de ses lignes de communications avec l'Empire, l'ordre à l'intérieur de ce dernier était du ressort de l'armée. Au XIX^e siècle, celle-ci n'était pratiquement jamais restée sans combattre dans l'une ou l'autre des régions les plus éloignées du monde. Les soldats de Victoria s'étaient battus en Chine en 1837 et en 1856, en Afghanistan en 1838 et en 1879, en Crimée en 1854, contre les cipayes indiens mutinés en 1857, en Abyssinie en 1867, contre les Ashantis en 1874, les Zoulous en 1878, les Boers en 1881, en Egypte en 1882 et au Soudan en 1896. C'étaient là les grandes campagnes, mais il y avait eu

d'innombrables autres engagements et les officiers avaient de la peine à se rappeler toutes les batailles auxquelles leurs régiments avaient pris part.

Les effectifs de l'armée paraissent aujourd'hui ridiculement faibles par rapport à sa mission de maintien de l'ordre dans le plus grand empire que le monde ait connu: en 1897, l'armée britannique comptait 212 000 hommes, 26 000 chevaux et 718 canons. 72 000 de ces soldats étaient aux Indes où ils constituaient avec 180 000 ci-payés l'armée des Indes. 32 000 autres soldats tenaient garnison dans le reste de l'Empire et le solde demeurait sur terre anglaise, prêt à relever ou à renforcer les bataillons stationnés à l'étranger. Au total, quelque 400 000 hommes portaient «l'uniforme de la Veuve».

Les forces impériales, formées uniquement de volontaires, n'inspiraient que peu de respect en Europe et Bismarck avait un jour répondu à la question de savoir ce qu'il ferait si l'armée anglaise débarquait sur les côtes allemandes: «J'enverrais un policier l'arrêter.»

L'armée britannique avait bien d'autres faiblesses que ses petits effectifs. Elle n'était que peu préparée à conduire une guerre d'envergure: en 1882, un mois avait été nécessaire pour assembler le corps d'armée envoyé en Egypte. En 1870, les Allemands avaient engagé 15 corps d'armée en deux semaines.

En outre, l'esprit régnant dans les sphères dirigeantes de l'armée, et de

manière générale dans les cercles d'officiers, était très conservateur et parfois des plus amateur. Le field-marshal Sir Evelyn Wood, en témoignage de son temps de commandement à la tête de la grande base d'entraînement d'Adlershot, aimait à donner à lire la lettre de remerciement qui lui avait été adressée lors de son départ: «Nous aimerions vous remercier pour tout ce que vous avez fait pendant votre commandement, et ce n'est pas peu, pour les chiens de chasse au renard.»

L'armée était aussi engluée dans les règlements et les directives de tout genre: «Les officiers pénétrant dans les ballons d'observation sont requis de ne pas porter leurs éperons.» Les états mensuels des fourriers de compagnie atteignaient 400 pages.

Les officiers appartenaient à la meilleure société; les soldats aux plus basses couches de la population. Les rôles de certains régiments se lisaient comme des pages du bottin mondain. Les tâches des officiers, en dehors des combats où ils faisaient preuve d'une bravoure remarquable, consistaient principalement à jouer au polo, à barrer leur voilier, à prendre part à la vie sociale du mess et de la garnison et à être présents aux parades et inspections de leur régiment. L'instruction individuelle était laissée aux sergents. Dans les exercices et les manœuvres l'accent était porté sur l'exactitude des formations, la rigidité des mouvements, la stricte discipline des lignes de feu et les charges à l'arme blanche.

Les manœuvres étaient d'ailleurs basées sur des situations datant de plus de cent ans et l'acquisition d'armes nouvelles n'avait pas amené de modifications des principes tactiques. Les canons de l'artillerie ne se chargeaient plus par la bouche comme jusqu'en 1854; l'infanterie disposait de mitrailleuses Maxim et de fusils Lee-Enfield qui se rechargeaient très rapidement et tiraient de la munition qui ne provoquait pas de fumée; mais ces nouvelles armes n'avaient eu aucun effet sur les doctrines d'engagement.

Face aux soldats non professionnels qu'étaient les Boers et qui, eux, avaient compris quel parti tirer de ces nouveautés, les Anglais allaient devoir réviser douloureusement leurs conceptions surannées.

L'armée était organisée sur une base tribale: l'unité principale en était le régiment qui, la plupart du temps, n'était formé que de deux bataillons dont un seul servait dans l'Empire; le second restait en Grande-Bretagne pour recruter et entraîner de nouveaux conscrits. Il n'y avait pas d'état-major, pas de plans d'engagement préparés et les services de renseignements étaient presque inexistantes.

Il est finalement étonnant qu'avec de tels moyens la Grande-Bretagne ait maintenu son Empire. Il faut, toutefois, reconnaître que l'organisation de cette armée était adaptée au genre de combats qu'elle avait à mener pour conserver l'ordre sur les terres impériales. L'ennemi auquel elle avait affaire était mal armé et primitif et ce

que l'on demandait aux soldats britanniques, et ils en avaient à revendre, était de l'endurance, de la discipline et du courage.

La guerre des Boers allait, dans ce domaine comme dans d'autres, marquer la transition entre l'ordre ancien et le monde moderne. L'armée britannique qui en sortirait ne serait plus celle de Mr Kipling. Elle l'avait peut-être pressenti puisque, pour la première fois, elle partit à la guerre vêtue de nouveaux uniformes kaki et non plus des tuniques rouges qu'elle avait portées sur tous les champs de bataille des siècles précédents.

L'armée boer

Aux yeux des Anglais, l'organisation militaire des républiques était «A joke».

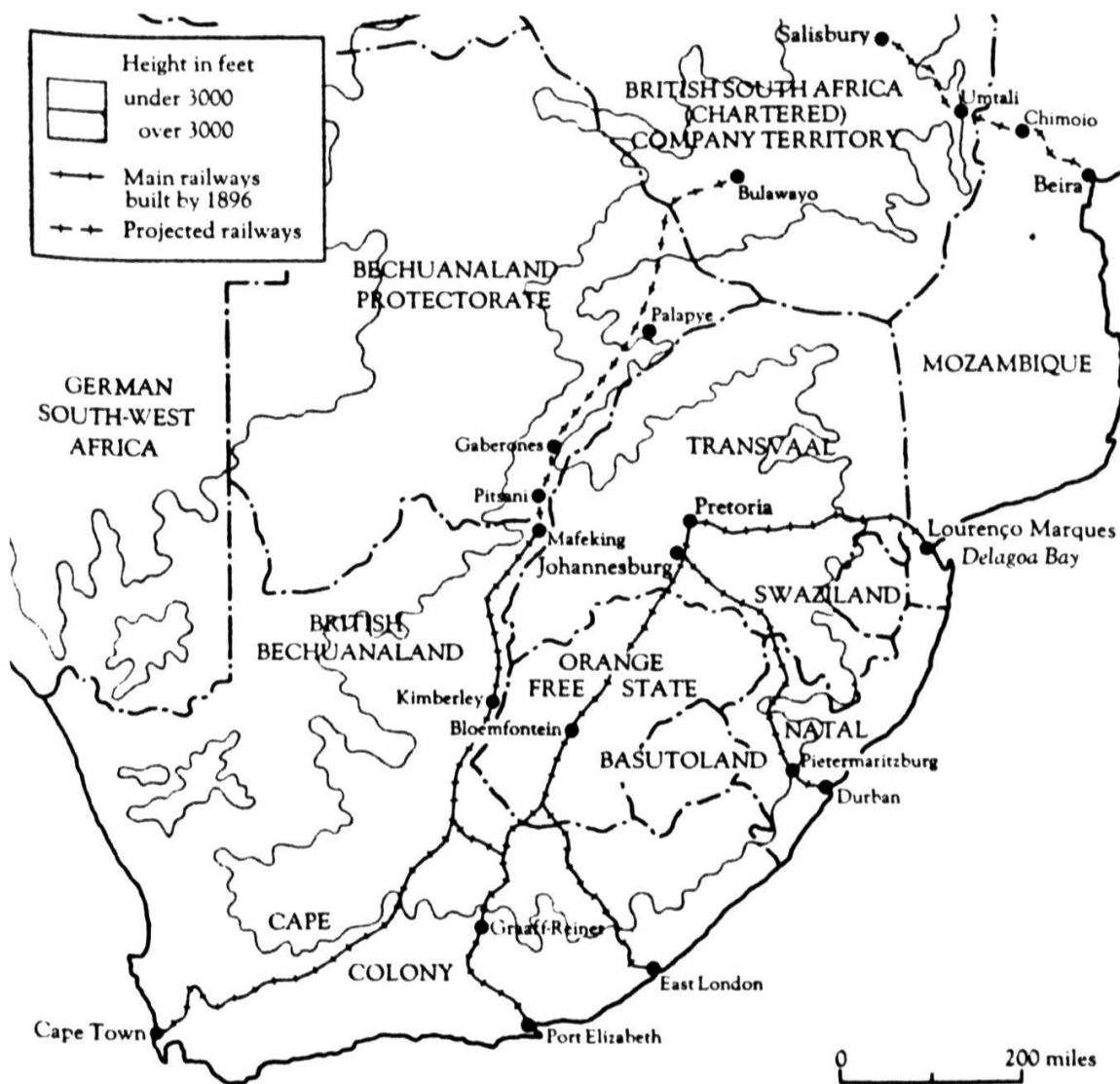
A l'exception de l'artillerie du Transvaal, forte de 800 hommes disposant de canons Schneider et Krupp, de celle de l'Etat libre d'Orange se montant à 400 hommes et de petites forces de police, les deux républiques n'avaient aucune troupe permanente. Chaque citoyen, même s'il avait une jambe de bois ou un bras en moins, était mobilisable dans les commandos. Ceux-ci étaient formés des burghers d'une même région sous les ordres d'un commandant assisté de field-cornets, tous démocratiquement élus par leurs hommes.

Ces derniers devaient fournir leur fusil et leur munition. Peu avant le

déclenchement de la guerre, des inspections faites par le général en chef du Transvaal, Joubert, avaient montré l'état déplorable de l'armement et le président Kruger, grâce aux profits du Rand, avait acquis 45000 fusils Mauser, 30 millions de cartouches et de nombreux nouveaux canons.

Le Transvaal pouvait mobiliser en une semaine 25 000 hommes et l'Etat libre d'Orange 15 000. Tous les Boers étaient montés et leurs principes tacti-

ques, découlant de leurs expériences des luttes contre les tribus noires, se situaient à l'opposé de ceux des Anglais. Les Boers approchaient à cheval, démontaient, se mettaient à couvert, tiraient et repartaient. Pas de formation en lignes, de charges à la baïonnette, de résistance jusqu'au dernier homme, mais une grande mobilité, une grande puissance de feu, une utilisation et une connaissance parfaites du terrain.



En cas de mobilisation, les familles suivaient souvent les combattants dans de grands chariots tirés par des bœufs que, le soir venu, on assemblait en cercle pour former un laager imprenable.

Cette armée peu disciplinée, formée de citoyens élisant leurs chefs et débattant avec eux de la conduite des combats, souffrait d'un manque évident de coordination et de planification, mais elle allait cependant infliger aux Anglais de terribles défaites et les contraindre à mobiliser toutes les forces de leur Empire pour arracher la paix.

Le terrain

La zone potentielle des hostilités s'étendait du Zambèze à l'océan Indien. Elle équivalait à l'Europe entre Dublin et Vienne. Au centre de ce territoire se trouvaient les deux républiques boers entourées, sauf à l'est où le Transvaal bordait les possessions portugaises, par des colonies et des protectorats britanniques.

L'Afrique du Sud peut être divisée en quatre régions qui sont des plateaux successifs séparés les uns des autres

par des chaînes de montagnes. Le Haut-Veld est le plus élevé. Il comprend le nord de la Colonie du Cap, l'Etat libre d'Orange ainsi que la plus grande partie du Transvaal et se situe le plus souvent entre 1200 et 1800 mètres d'altitude. Le Haut-Veld est encerclé par un grand escarpement formé par les chaînes du Drakensberg à l'est et du Noumakualand à l'ouest. En dehors de ces zones s'étend le Bas-Veld du Transvaal, du Natal et du Zoulouland.

Les Boers pouvaient faire mouvement vers le Cap et le Natal par tous les points de leurs frontières ouest et sud, mais la stratégie des adversaires allait être profondément influencée par le réseau ferroviaire. En effet, sans l'utilisation du rail, l'acheminement des troupes et de leur ravitaillement dépendrait uniquement des chariots tirés par les bœufs.

Il y avait quatre voies ferrées principales: de Pretoria aux territoires portugais à l'est; la ligne Durban-Pretoria; la ligne du Cap à la Rhodésie qui passait à la frontière ouest des républiques boers et la ligne centrale reliant le Cap aux deux républiques.

P.A.

Suite dans une prochaine livraison: la guerre, ses caractéristiques, conclusions